

Guérin de Litteau, Hippolyte-Louis. Poésies posthumes de Hippolyte Guérin de Litteau. Légendes, précédées d'une notice biographique par Gustave Desnoiresterres. 1863.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

## LA CHARTREUSE DE BELLARY.

---

### I.

« Par saint Cyr, qui chante et clame  
Sous les balcons de Madame?  
Par saint Cyr, qui fait ce bruit  
Durant la nuit?

— « Damoiselle chambrière,  
Quelque aumône à ma prière!  
Donnez, donnez à Sarah  
La Zingara!...

« C'est moi, c'est la bohémienne,  
Chantant la divine antienne  
Qui de tout péril défend,  
En mal d'enfant.

— « Madame vous en tient quitte....  
Sentinelle, chassez vite,  
Chassez l'importun fléau  
Loin du préau!

— « Ah! malheur donc à toi! malheur à ta comtesse,  
Malheur au fruit de sa grossesse!  
Qu'elle écoute, et vous tous ses serviteurs méchants :

Moi Sarah! la sorcière errante par les champs,  
 Moi, la maudite en proie au mépris qu'elle inspire,  
 De par Satan, je voue à ne jamais sourire  
 Cet enfant dont la mère a repoussé mes chants! »

Mais voici que l'archer, bandant l'arme fatale,  
 Se penche hors des murs vers la voix qui s'exhale;  
 Puis une chute aux eaux qui baignaient les remparts  
     Fit luire en ses fauves regards  
     L'orgueil d'une joie infernale....  
 Ah! c'était bien à rendre un cœur fier et hautain,  
 Qu'un tel coup dans la nuit, sur un but si lointain!

L'horloge de la tour comtale  
 Sonna trois heures du matin.

## II.

« Triste et pâle! Eh! d'où vient? disaient les jeunes filles;  
 Qui peut de beaux yeux noirs ternir ainsi l'éclair,  
 Alors qu'on a seize ans, et joyaux et mantilles  
     De menu-vair?

— « Triste et pâle! Eh! d'où vient? s'entredisaient les pages;  
 Pourquoi tant de langueur sur de beaux traits si doux,  
 Quand on voit à l'envi se grouper tant d'hommages  
     A ses genoux?

— « Triste et pâle! Eh! d'où vient? disaient les gens de guerre;  
 Quand la pourpre à l'épaule et le front couronné,  
 On porte l'écusson, impérial naguère,  
     Des Courtenay? »

Or, cette noble enfant, cette enfant pâle et triste,  
Qui perdit sa mère en naissant,  
C'est la fille du comte... Hélas! que Dieu l'assiste;  
Ulric, ce pauvre père, à ses pieds s'empressant,  
Qui vainement lui dit, sur son cœur la pressant :

« Riez donc, ma belle,  
Ma blanche Isabelle!

Par les saints que pour vous un père a tant priés,  
Riez,  
Ma belle,  
Riez, riez! »

« Tiens! vois dans tes écrins d'ivoire  
Les diamants et les rubis;  
Dans tes bahuts dentelle et moire,  
Lampas, et brocart et tabis;

» Dans ta chapelle peinte à fresques,  
Châsses, reliques et missels;  
Au pied de tes balcons mauresques,  
Joutes, tournois et carrousels;

» A tes perrons des équipages,  
Des palefrois, des destriers,  
Chiens, éperviers, faucons... et pages  
Te présentant les étriers;

» A ta merci les deux provinces  
Ressortissant de ma comté,  
A tes genoux des fils de princes  
Rivaux épris de ta beauté! »

Mais, hélas! vainement!... Toujours de son mécompte,  
 Toujours, toujours le cœur lui fend,  
 Le cœur lui fend, au seigneur comte,  
 Qui sans cesse, inquiet, redit à son enfant :

« Riez donc, ma belle,  
 Ma blanche Isabelle;  
 Par les saints que pour vous un père a tant priés,  
 Riez,  
 Ma belle,  
 Riez, riez! »

Pauvre ange sans sourire, ange aux lèvres glacées!...  
 On savait seulement, par les femmes placées  
 Près du lit virginal où veillaient ses ennuis,  
 Qu'à la troisième heure des nuits  
 Un sommeil tout étrange abîmait ses pensées;  
 Qu'un subit incarnat, fébrile avant-coureur,  
 De son teint sur l'instant enflammait la pâleur;  
 Que ses tremblantes mains, au ciel comme étendues,  
 Vers quelque vision s'élevaient éperdues,  
 Et qu'aux feux du matin ses yeux rouverts, hélas!  
 Semblaient chercher partout ce qu'ils ne trouvaient pas!

Sur ce, grave et songeur : « Il la faudrait, messire,  
 Distraire, et par vos fiefs promener, » dit le *mire*.

### III.

« Holà! mes varlets et mes haquenées,  
 Mes mules d'honneur caparaçonnées,  
 Mes porte-litière et mes gonfalons,  
 Allons!

» Azur à son front, brises pour compagnes,  
Le doux mois de juin sourit aux campagnes,  
Semant dans les airs les mille senteurs  
Des fleurs!

» Au cap de Marzy le haut promontoire,  
Enfant, vois l'Allier qu'emporte ma Loire,  
Et Cuffy dressant sur les alentours  
Ses tours;

» Ici mes donjons du moutier Saint-Pierre;  
Là-bas ma Decize en my la rivière,  
Luzy ma fidèle, et l'âpre Morvand  
Devant! »

Mais, hélas!  
Peines inutiles!  
Bouquets des champs et clefs des villes  
Affluaient en vain sous ses pas....  
L'enfant tant aimé ne souriait pas!

« Voici le Reuvey, ma montagne sainte,  
Qui du grand César garde encor l'empreinte;  
Puis Château-Chinon sur ses rocs noircis  
Assis.

» Voilà Corbigny, le bourg monastique,  
Moulins-Engilbert au lac volcanique,  
La Cure frôlant au pied des bouleaux  
Ses flots.

» Mon vieux Clamecy, que l'Yonne traverse,  
Nous abat ses ponts, nous lève sa herse;

Donzy la Baronne appelle à son tour

Ma cour. »

Mais, hélas!

Peines inutiles!

Bouquets des champs et clefs des villes

Affluaient en vain sous ses pas....

L'enfant tant aimé ne souriait pas!

#### IV.

Cependant, par cités, villages, baronnies,

Bourgs, moutiers et châtellemies,

Le voyage avançait, mais point la guérison!

Et déjà bien au loin dentelait l'horizon....

Un jour : « Le soleil brûle, arrêtons-nous, mon père,

Dans ce val, dit l'enfant, qu'un peu d'ombre tempère! »

Alors, dames, seigneurs s'empressant, descendus,

D'opposer au soleil leurs manteaux étendus;

Et le comte : « Vois donc, Isabelle ma joie,

Quel beau site à nos yeux cette halte déploie!

Ruisseaux purs, frais sentiers, bruyères, rochers bruns,

Puis ce bois, nid d'oiseaux chantant sous les parfums,

Près du jeune homme, assis, que ce ravin recèle,

Et qui, hors de ses fleurs ne laisse apercevoir

Que sa tête candide, au teint rose, à l'œil noir.... »

Mais, toute à ce jeune homme, ô prodige! Isabelle

A l'incarnat subit, fébrile avant-coureur

Du rêve de ses nuits, laisse aller sa pâleur....

Cette tête céleste, adorable, ingénue,

Moins l'aurole en feu, splendide enchantement  
Dont se pare la nuit ce front mâle et charmant,  
Oui, c'est la vision si chère et si connue!...  
Et ce n'est plus un songe, il est sur terre..., il vit,  
Ce fantôme adoré dont l'aspect la ravit!  
Bientôt, de son abri, caché dans les ravines,  
Écartant de ses mains les grappes d'églantines,  
Il va sortir; il sort... et, le cœur palpitant,  
La malade en émoi... sourit... Mais à l'instant,  
Son regard, foudroyé des vils habits du pâtre,  
Retombe à l'or des siens..., et, blanche comme albâtre,  
On la vit s'affaisser sur le sein paternel,  
Morte avec son secret qu'elle emportait au ciel!!!

Or, le clocher lointain des agrestes demeures,  
Soudain par trois fois murmura;  
Hélas! c'était encor trois heures,  
L'heure du meurtre de Sarah!...

Voilà pourquoi, plus tard, une sainte Chartreuse  
Consacra ce doux coin de la vallée ombreuse,  
Qu'en amer souvenir de son enfant chéri,  
Le vieux comte appela du nom de Belle-a-ri.

